

doutait de rien. Il restait dans une sécurité absolue. Il avait augmenté son train de maison, et vraiment, il vivait sur un pied royal.

La douceur de Micheline l'encourageait, et ne se donnant plus la peine de dissimuler, il traitait la jeune femme avec une indifférence complète.

Cependant un incident assez sérieux s'était produit. Pierre, inquiet en apprenant que Serge avait été entraîné par Herzog sur le terrain dangereux des spéculations financières, avait quitté ses mines et venait d'arriver. Les lettres adressées par Micheline à son ami d'enfance, au confident forcé de son malheur, étaient calmes et résignées. La jeune femme, pleine d'orgueil, avait caché avec soin à Pierre l'aggravation de sa position et ses lettres montraient Serge repentant et revenu à des sentiments meilleurs.

Maréchal, pour des motifs analogues, avait entretenu son ami dans cette trompeuse sécurité. Il craignait l'intervention possible de Pierre, et il voulait épargner à madame Desvarenes cette suprême douleur de son fils d'adoption aux prises, mortellement, avec son gendre.

Mais les annonces de la souscription au *Crédit Universel* avaient fait leur trajet en province, et un beau jour Pierre avait trouvé, collées le long du mur même de son établissement, quelques-unes des affiches sur lesquelles s'étaient pompeusement les noms des membres du conseil de la nouvelle société. En y découvrant celui de Panine et en n'y voyant pas celui de Cayrol, Pierre frémit. Les mauvaises idées qu'il avait eues autrefois, au moment de l'introduction d'Herzog dans la maison Desvarenes, lui revinrent à l'esprit. Il écrivit à la patronne pour lui demander ce qui se passait. Ne recevant pas de réponse, il n'hésita pas et sauta en chemin de fer.

Il trouva madame Desvarenes dans une agitation terrible. Les actions du *Crédit Universel* venaient de baisser, à la dernière Bourse, de cent vingt francs. Il s'en était suivi une panique. L'affaire était considérée comme absolument perdue, et les porteurs de titres allaient aggraver encore le mal par des réalisations précipitées.

Savinien sortait de chez la patronne. Le gommeux avait voulu jouir du spectacle de ce naufrage du prince qu'il avait toujours haï, le considérant comme l'usurpateur de ses droits sur la fortune des Desvarenes. Il avait voulu gémir, mais, rembarqué par sa tante avec une rudesse inusitée, il s'était cru autorisé à quitter la "maison mortuaire," comme il disait en ricanant.

Cayrol, plus occupé des intérêts de Panine que s'il se fût de sa fortune à lui, allait de la rue Saint-Dominique à la rue Taitbout, affairé, ému, pâle, mais clairvoyant, et ne perdant par la tête. Il avait déjà sauvé le *Crédit Européen* en le séparant depuis six semaines du *Crédit Universel*, malgré les supplications de la patronne qui voulait maintenir les deux affaires réunies, dans l'espérance que l'une pût sauver l'autre. Mais Cayrol, pratique, net, et implacable, avait refusé pour la première fois d'obéir à madame Desvarenes. Et agissant avec la résolution d'un capitaine de vaisseau qui jette à la mer une partie de la cargaison pour sauver le reste des marchandises et l'équipage, il avait durement taillé dans le vif. Le *Crédit Européen* était sauf. Il avait un peu baissé, mais une réaction favorable se produisait déjà. Le nom de Cayrol, et sa présence à la tête de l'affaire avaient rassuré le public, et les actionnaires s'étaient étroitement serrés autour de lui.

Le banquier, acharné à sa tâche, cherchait maintenant à sauver Panine.

Pierre, Cayrol et madame Desvarenes se réunirent dans le cabinet de Maréchal. Pierre déclara qu'il fallait prendre une mesure énergique et parler au prince. Il était du devoir de la patronne d'éclairer Panine, qui était évidemment la dupe d'Herzog.

Madame Desvarenes hocha la tête avec tristesse. Elle craignait que Serge ne fût point dupe, mais complice. Et que lui dire d'ailleurs ? Qu'il se perdait ? Il ne la croirait pas. Elle savait comment il recevait les conseils et supportait les remontrances.

Une explication entre Serge et elle était impossible. Son intervention ne ferait que précipiter plus avant le prince dans le gouffre.

— Eh bien, moi, je lui parlerai, dit alors Pierre résolument.

— Non ! fit madame Desvarenes, pas toi ! Un seul, ici, peut lui dire efficacement ce qu'il faut qu'il entende, c'est Cayrol ! Abstenez-vous. Et surtout, veillez bien tous à vos paroles et à vos visages ! Que Micheline ne se doute de rien !

Ainsi, aux heures les plus graves, quand la fortune, l'honneur peut-être, étaient compromis, cette mère avait la préoccupation de la sécurité morale de sa fille.

Cayrol monta chez Panine. Le prince venait de rentrer. Il décrochait ses lettres en fumant une cigarette dans son fumeur. Une porte sous tenture donnait sur un petit escalier qui descendait jusqu'à la cour de service de l'hôtel. Ce fut par cet escalier que Cayrol gagna l'appartement. Il était bien sûr, de la sorte, de ne pas rencontrer Micheline.

En voyant entrer le mari de Jeanne, Serge se leva brusquement. Il craignait que Cayrol n'eût tout découvert, et, instinctivement, il fit un pas en arrière. L'attitude du banquier le détrompa promptement. Il était sérieux, mais non courroucé. Il venait évidemment pour affaires.

— Eh bien ! mon cher Cayrol, dit Serge gaiement, quelle bonne fortune vous amène ?

— Si c'est la fortune, en tous cas elle n'est pas bonne, répondit gravement le banquier. Je voudrais causer avec vous, mon prince, et je vous serais reconnaissant si vous vouliez m'écouter avec patience.

— Oh ! oh ! dit Serge, comme vous voilà solennel, mon brave ! Vous avez quelque liquidation difficile ? Voulez-vous qu'on vous aide ? J'en parlerai à Herzog.

Cayrol regarda le prince avec stupeur. Ainsi, il ne se doutait de rien ! Tant d'incurie et de légèreté le terrifia. Était-ce là un homme ? Le banquier résolut de procéder nettement et sans ménagements ; pour éclairer un tel aveuglement, il fallait un coup de tonnerre.

— Il ne s'agit pas de mes affaires, mais des vôtres, reprit Cayrol. Le *Crédit Universel* est à la veille d'un désastre. Il est encore temps pour vous de vous tirer sain et sauf de cet effondrement. Je vous en apporte les moyens.

Serge se mit à rire :

— Merci, Cayrol, vous êtes bien gentil, mon ami, et je vous sais gré de l'intention. Mais je ne crois pas un mot de ce que vous me dites. Vous venez de chez madame Desvarenes. Vous vous entendez avec elle pour essayer de me faire sortir de l'admirable affaire lancée par Herzog ; mais je ne céderai à aucune pression. Je sais ce que je fais. Soyez tranquille.

Et allumant tranquillement une nouvelle cigarette, le prince souffla avec grâce une bouffée de tabac au plafond. Cayrol ne se donna même pas la peine de discuter. Il sortit un journal de sa poche, et le tendant à Panine, il lui dit simplement : Lisez !

C'était un des articles que les feuilles financières sérieuses publiaient depuis la veille, appuyant leurs sinistres pronostics sur des chiffres irrécusables. Serge prit le journal et commença à le parcourir. Il pâlit, et le froissant avec colère :

— Quelle infamie ! s'écria-t-il. Je reconnais là l'acharnement de nos adversaires. Oui, ils savent bien que notre nouvelle combinaison est destinée à les écraser dans l'avenir, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour la faire échouer. Jalousie ! Envie ! Il n'y a rien autre au fond de ces bruits, indignes de l'attention des gens sérieux !

— Il n'y a ni envie, ni jalousie. Tout est vrai ! reprit Cayrol. Vous admettez bien que je vous suis sincèrement dévoué, moi ! Eh bien, je vous jure que la situation est terrible, et qu'il faut vous retirer du conseil du *Crédit Universel*, sans perdre une heure, une minute. Asseyez-vous là, et écrivez votre démission !

— Ah ça ! me prenez-vous pour un enfant qu'on mène par le bout du nez ? s'écria le prince avec colère. Si vous êtes sincère, Cayrol, ce que je veux croire, vous êtes un naïf. Vous ne